Le nouveau paradigme de la violence (Partie 3)

Michel Wieviorka

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/conflits/728>

DOI : 10.4000/conflits.728

ISSN : 1777-5345

Éditeur :

CCLS - Centre d'études sur les conflits liberté et sécurité, L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 1998

ISSN : 1157-996X

Référence électronique

Michel Wieviorka, « Le nouveau paradigme de la violence (Partie 3) », *Cultures & Conflits* [En ligne], 29-30 | automne-hiver 1998, mis en ligne le 16 mars 2006, consulté le 30 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/conflits/728> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/conflits.728>

Ce document a été généré automatiquement le 30 mars 2021.

Creative Commons License

Le nouveau paradigme de la violence (Partie 3)

Michel Wieviorka

- 1 Violence et crise de la modernité
- 2 Considérons, à la suite d'Alain Touraine, que la modernité relève d'un dualisme sous tension entre la raison et la culture, entre le monde objectif et le monde de la subjectivité, entre la rationalisation et la subjectivation¹. Dans cette perspective, le monde contemporain peut être appréhendé comme soumis à des risques croissants de déchirement entre les deux pôles qui définissent la modernité. D'un côté, le monde de la technique, des marchés, de la science et de l'économie néo-libérale, de l'autre celui des identités communautaristes ou sectaires ; d'un côté, le règne de l'instrumentalisme, du calcul, du pouvoir, de l'autre celui des cultures malmenées ou agressives. D'un côté le système, de l'autre les acteurs : la crise de la modernité, et, dans son prolongement, la tentation post-moderne sont dans la dissociation complète de ces couples dont la tension définit la modernité.
- 3 De ce point de vue, la violence contemporaine peut être analysée comme un vaste ensemble d'expériences qui, chacune à sa manière, traduisent le risque d'éclatement post-moderne, voire son ébauche. Et, dans ces déchirements, une hypothèse première mériterait d'être explorée : celle d'un éclatement des espaces politiques et d'une distorsion du spectre général de la violence à partir de ses dimensions politiques. La violence reste couramment installée au niveau politique ; mais nous devons être sensible aux dimensions qui font qu'elle se complète, plus peut-être qu'auparavant, par des formes qui la débordent par le bas et par le haut.
- 4 Dans les années soixante et soixante-dix, nous l'avons dit, la violence politique, mettant en cause des systèmes politiques et des Etats, revêtait en effet une importance considérable. Sans base sociale réelle, le terrorisme d'extrême-gauche relevait de projets révolutionnaires de prise du pouvoir d'Etat, celui d'extrême-droite avait des visées du même ordre ; les mouvements de libération nationale entendaient libérer une nation d'une domination étrangère pour constituer son propre Etat. Il existe certes, aujourd'hui comme hier, de nombreuses et importantes expériences de violence

politique dans le monde. Mais une tendance non négligeable est à l'oeuvre, qui déplace le phénomène vers des orientations d'une part infrapolitiques, d'autre part métapolitiques. Ce que note aussi Pierre Hassner, pour qui, la clef de l'évolution contemporaine " semble résider dans le déficit du politique à l'intérieur des sociétés actuelles et, plus encore, sur le plan international "2.

5 La violence infrapolitique

6 La privatisation croissante de l'économie, là où elle était davantage contrôlée par l'Etat, ou là où elle le serait dans des situations plus traditionnelles, constitue un encouragement massif à la privatisation de la violence, dont le caractère politique s'atténue ou se dilue. Dans bien des cas, en effet, il s'agit pour les protagonistes de la violence non pas de viser le pouvoir d'Etat pour y accéder, ou de tenter de pénétrer au sein d'un système politique, mais de tenir l'Etat à distance pour se livrer à des activités économiques, au trafic de la drogue, d'objets volés, mais aussi d'enfants ou d'organes humains, etc. On voit ainsi des guérillas se transformer en gestionnaires de territoires où elles peuvent s'associer au narco-traffic, ou se l'approprier, par exemple en Colombie, ou bien encore, simplement, exploiter des ressources qui en elles-mêmes ne présentent rien d'illégal, mais hors de toute subordination à l'Etat, sans payer d'impôts ni de taxes, ni de droits de douane ; des acteurs pris dans la spirale du terrorisme et de la violence politique extrême se révèlent éventuellement des trafiquants pensant en termes d'accès à l'argent autant peut-être qu'au pouvoir politique, comme le suggèrent les analyses de la lutte armée en Algérie, où certains épisodes ne se comprennent pas sans référence à des conflits entre groupes islamistes, ou entre certains de ces groupes et les forces armées pour s'approprier un monopole local de l'extorsion ou du trafic, le trabendo, qui peut porter aussi bien sur des denrées illégales que sur des produits conventionnels, alimentaires par exemple³. On voit aussi des mafias ou assimilables se développer, en particulier dans l'ancien empire soviétique, disposées à recourir à la force pour défendre leurs intérêts ; ces acteurs sont susceptibles de s'en prendre à l'Etat s'il se montre trop entreprenant à leur égard ou pas assez distant - l'expérience italienne des années quatre-vingt-dix, avec les assassinats de hauts représentants de l'Etat est ici un cas impressionnant. Là où la pratique du kidnapping, très limitée, correspondait à des fins politiques dans les années soixante-dix, au Brésil par exemple, elle se développe, mais à des fins strictement crapuleuses - remarque qui pourrait concerner bien d'autres pratiques illégales et brutales d'extorsion de fonds. La privatisation de la violence peut passer par une perversion, lorsque ceux qui détiennent l'usage légitime de la force, la police, les forces armées, y recourent à des fins crapuleuses, abusant de leurs armes et de leur impunité. Elle ne signifie pas forcément la barbarie, la loi de la jungle. Mais elle s'en rapproche, autorisant des conduites plus ou moins sauvages qui peuvent, à la limite, viser à terroriser quiconque est susceptible de s'opposer aux intérêts et au pouvoir des acteurs qui exercent la force ainsi privatisée. Une des conséquences de la privatisation de la violence et de l'activité économique croissante des acteurs armés est que les populations civiles la subissent de façon dramatique, par exemple sous la forme de la prédation.

7 Liée au contrôle et à l'accumulation de ressources économiques, la violence n'est pas nécessairement l'arme des pauvres. Ainsi, une étude sur les dimensions économiques de la violence en Colombie aboutit au constat que " l'analyse, au niveau municipal, de l'évolution des différents acteurs organisés de la violence montre, plus qu'un affrontement idéologique, un conflit pour le territoire et pour les fruits des activités

économiques les plus rentables. C'est pourquoi, les conflits et les violences se rencontrent plus souvent dans les zones les plus dynamiques et moins souvent dans les communes les moins avancées, à faible activité économique ⁴. Une question qui se pose ici, comme ailleurs, est celle de la nouveauté de ces phénomènes. Là encore, l'essentiel est plutôt, semble-t-il, dans leur extension récente, leur démultiplication, qu'observe également Jean-Christophe Rufin pour qui " le désinvestissement des grandes puissances et le désastre économique de nombreux pays ruinés par la guerre ont poussé les mouvements de guérilla à pratiquer ouvertement et à grande échelle ce qu'ils avaient pris l'habitude de faire discrètement et modestement (...) Les guérillas des années quatre-vingt-dix ont tendance à reposer sur de véritables économies d'échange, voire de production (...) Le changement du contexte international lié à la fin de la guerre froide n'a pas créé ex nihilo ces nouveaux mécanismes d'alimentation des conflits. Mais il a certainement contribué à généraliser certaines pratiques jusque là marginales... " ⁵.

- 8 Sur un tout autre registre, la violence infrapolitique est également, dans les démocraties, une caractéristique des phénomènes racistes et xénophobes, qui n'ont guère sinon de légitimité, du moins de légalité dans l'espace public. Quand un parti d'extrême-droite à idéologie raciste et xénophobe se développe, il ne lui est pas possible d'en appeler clairement à des conduites de violence, ni même de les reconnaître ou de s'en solidariser, comme on le voit en France avec le Front national, à qui son souci de respectabilité et d'inscription dans le champ politique interdit la violence. Celle-ci apparaît aux confins du politique, elle cherche à s'y installer, mais elle est pour l'essentiel infrapolitique, faite de harcèlement (racial harassment disent les Britanniques), et de conduites éclatées.
- 9 Mais ne nous y trompons pas. Si dans certaines expériences le caractère infrapolitique de la violence est lié à une dégénérescence du phénomène, qui perd ses caractéristiques politiques au profit d'une privatisation liée au désir de contrôler des ressources économiques, de l'argent, un territoire, dans d'autres il traduit une hésitation de l'acteur, qui oscille entre les deux niveaux sans trop savoir auquel il va se fixer, et dans d'autres encore, il constitue une forme plus prépolitique qu'infrapolitique, le début d'une trajectoire susceptible de se hisser à terme au niveau politique. On a vu par exemple des jeunes réellement osciller entre délinquance et terrorisme politique d'extrême-gauche au début des années quatre-vingt à Milan ⁶, on observe que les jeunes déclassés de Brazzaville forment des groupes qui relèvent de la milice politique, aussi bien selon les périodes, que de la bande armée ⁷ ; mais on constate aussi qu'aux Etats-Unis, la rage sociale de " paumés " de la société américaine ", selon Laurent Zecchini ⁸, alimente des rancoeurs qui se cristallisent sous la forme de milices d'extrême-droite racistes, antisémites, hostiles à l'Etat fédéral et aux organisations internationales comme l'ONU. Les grandes transformations planétaires et la crise des Etats constituent un facteur favorable à la privatisation de la violence, qui devient alors infrapolitique ; mais elles sont aussi un facteur, jouant en sens inverse, d'encouragement aux yeux d'acteurs qui peuvent être tentés, par exemple, de transformer une rage ou une colère sociale en violence politique. Dans les années soixante-dix et quatre-vingt, la violence politique a surtout traduit la fin d'une époque, la décomposition de systèmes sociaux, politiques et étatiques. Elle combinait la réaction à l'ordre étatique, perçu comme avant tout répressif, et l'appel révolutionnaire au changement. En cette fin de siècle, la violence sociale, celle des émeutes par exemple, ou identitaire, ethnique ou religieuse, plus ou moins informée par une forte subjectivité malheureuse, est plus la tendance

dominante que la violence politique, mais rien n'interdit de postuler à terme, que celle-ci se reconstitue, prélude alors peut-être à une recomposition de systèmes sociaux, politiques et étatiques aujourd'hui affaiblis. On peut ainsi faire l'hypothèse que l'apparition du terrorisme interne aux Etats-Unis, où il semblait improbable, annonce ou constitue l'amorce de changements politiques et sociaux importants dans ce pays, et pas seulement l'expression d'une rébellion contre l'Etat fédéral affaibli. Mais dans l'ensemble, l'importance de la violence infrapolitique dans le monde contemporain est qu'elle semble bien plus liée à l'affaiblissement des Etats et à des pratiques relevant du crime organisé, voire de la criminalité la plus banale, mais démultipliée, effrénée, qu'à l'annonce de conflits sociaux et politiques dont elle constituerait la phase primitive. La criminalité organisée va souvent de pair avec, au sein de la population, des opinions très négatives sur l'Etat, sa justice, sa police ; mais elle peut difficilement être lue comme l'expression de révoltes qui se cherchent, dans l'attente par exemple d'une prise en charge idéologico-politique comme celle qu'ont pu offrir le socialisme et le communisme dans le passé. Il est vrai que certains trafiquants sont perçus localement, dans les zones de production de la drogue notamment, comme des bienfaiteurs qui apportent des ressources, des revenus, voire dans certains cas des garanties minimales en matière par exemple de santé ; que souvent, des criminels sont l'objet d'un jugement plus positif de la part de la population des lieux où ils surgissent que l'Etat, les institutions et leurs représentants. Mais il est difficile d'appliquer aux acteurs du crime organisé le rôle prépolitique d'annonceurs d'une contestation populaire, ou d'y voir une figure comparable à celle du bandit social, tel qu'il fut analysé par Eric Hobsbawm⁹.

10 Mais ne réduisons pas la violence infrapolitique à ses seules dimensions de violence privée, instrumentale ; à bien des égards, la violence gratuite, ludique, liée éventuellement au goût du risque, à un désir d'aventure, à l'effort pour produire ou atteindre un surcroît de sens relève aussi de ce niveau, tout comme celle qui est le contraire de la quête de sens, et est plutôt abolition de tout sens dans la pure jouissance d'une violence débridée (du type de celle pratiquée par les supporters décrits par Buford dans son livre si impressionnant¹⁰).

11 La violence métapolitique

12 La violence s'élève parfois au-delà du politique, vecteur alors de significations qui lui confèrent une allure intransigeante, non négociable, une portée religieuse, idéologique ou éthique qui semble absolue. Elle est alors sans frontières, et les enjeux qu'elle vise sont à ce point vitaux pour l'acteur qu'il peut, dans les cas extrêmes, y sacrifier sa propre existence, se détruire en vertu d'une pléthore de sens qu'il s'agit pour lui d'affirmer sans réserve. La violence métapolitique n'est pas apolitique, elle est une visée où les enjeux politiques sont à la fois associés et subordonnés à d'autres enjeux, définis en termes culturels, religieux par exemple, qui ne souffrent aucune concession. La crise de la modernité est hautement favorable à ce type de violence, dans laquelle des significations identitaires, dissociées de toute insertion dans un espace relationnel de type politique, trouvent à s'exprimer d'une façon d'autant plus aiguë que l'acteur se mobilise à partir de frustrations que la modernité a fait naître en lui. Lorsque la communication internationale diffuse dans les endroits les plus reculés les images du bonheur à l'occidentale, lorsque la consommation des biens matériels et culturels est un spectacle quotidien, télévisé, ou perceptible dans les vitrines de magasins d'entrée de fait interdite, lorsque l'accès à l'argent et aux fruits de la science et du progrès est soudain refusé ou perdu, et que le sentiment d'une immense frustration sociale se

sublime en convictions religieuses, nationales ou ethniques, alors il est possible que la violence s'empare de l'acteur, le mobilise dans des projets politiques où l'identité devient une ressource, et où le politique est subordonné aux exigences de Dieu ou de la Nation. Les grandes mobilisations islamistes relèvent de cette logique, fusionnant le politique et le religieux sous la domination du second ; elles peuvent aller très loin, rebondir éventuellement, et par exemple revêtir un tour extrême lié non plus aux espoirs que portait une utopie religieuse, mais à leur retombée et à la perte de sens corrélative. Elles peuvent alors conduire l'acteur jusqu'au sacrifice de sa propre existence - on retrouve ici le martyrisme mortifère, qu'éclairent les travaux de Farhad Khosrokhavar¹¹.

- 13 Ce qui nous met en face de deux logiques, analytiquement distinctes, mais que vient éventuellement combiner la violence dans ses manifestations concrètes. D'une part, la violence peut venir traduire d'intenses difficultés sociales, y compris en se revendiquant de significations culturelles, religieuses notamment : c'est ainsi qu'au Moyen-Orient, une des sources de l'islamisme réside dans les demandes sociales non satisfaites portées par des déshérités - tel était d'ailleurs au Liban, dans les années soixante-dix, le qualificatif dont s'était doté le mouvement chiite dirigé par l'Imam Moussa Sadr. D'autre part, elle est éventuellement mise en oeuvre par des personnes qui ont cru pouvoir participer à la modernité, ou qui y ont effectivement participé avant d'en être expulsées, ce qui en fait des laissés-pour-compte, victimes du progrès, radicalisés par le sentiment d'une déchéance injuste. Les deux logiques se mêlent aisément, par exemple quand les demandes sociales sont exacerbées par les promesses non tenues de la modernité, ce qui les lestent de frustrations et font qu'elles ne sont plus seulement de l'ordre de la revendication, mais aussi de celui de la rage et de la colère. Transmutées en projet religieux, plus que national, et même prises en charge par des promesses religieuses que l'idée de Nation n'est pas ou plus capable de tenir, la rage et la colère portent alors l'acteur jusqu'aux violences les plus radicales, éventuellement capitalisées ou orientées, voire manipulées par des leaders ou des organisations qui, eux, fonctionnent de façon politique. Le martyrisme traduit ainsi une mobilisation collective débordant le champ politique, il exprime un sens le dépassant, jusqu'à ce que ceux qui exercent le pouvoir, dans ses éventuelles modalités politico-religieuses, n'en aient plus besoin, par exemple parce qu'il se routinise : la violence alors devient impossible, il ne reste à ses acteurs que le désespoir, que quelques-uns transforment en cynisme et d'autres en participation redevenue banale à la vie sociale ou politique.
- 14 La frustration peut donc s'exacerber lorsqu'elle cumule un rapport déçu à la modernité, une expulsion, et un épuisement des perspectives de renversement historique de la situation qu'a pu faire naître, par exemple, un processus révolutionnaire en fin de course. Elle se rencontre dans des milieux sociaux les plus divers, elle peut concerner aussi bien le paysan dépaysané du Moyen-Orient, attiré par la ville et ses lumières, et profondément déçu par ce qu'elle peut lui offrir, que l'ingénieur japonais qui ne trouve pas dans l'entreprise industrielle un lieu de réalisation professionnelle, et qui se tourne vers la secte Aum. Elle n'est pas un simple mécanisme psychologique, mais le fruit d'une tension entre les attentes de l'acteur, et ce à quoi il accède, tension d'autant plus insupportable qu'elle est aiguisée par un individualisme qui ne trouve pas les voies de se réaliser, et par le spectacle d'un monde globalisé qui devient inaccessible ou qui le rejette. Jean-François Bayart a raison de nous demander de ne pas être dupes ou naïfs face à l' "illusion identitaire ", où l'identité n'est souvent qu'une ressource manipulée à

des fins politiques ; mais il arrive aussi que les significations de l'identité débordent le cadre politique, et par la même occasion les acteurs qui s'efforcent de les y contenir.

15 Violence et identités

16 Ainsi, si la violence semble à ce point correspondre à un nouveau paradigme, lui-même inscrit dans le contexte général de la crise de la modernité, c'est qu'elle semble, bien plus qu'avant, porter des significations plus culturelles que sociales, et être le fait d'acteurs définis avant tout par une identité. Purification ethnique, sectarisme, intégrisme, fondamentalisme, etc. : le vocabulaire courant renvoie constamment à l'image de mouvements et d'acteurs dont la violence serait d'autant plus terrifiante qu'elle ne s'accommode d'aucune négociation, d'aucun compromis, qu'elle véhicule des significations qui sont nécessairement de l'ordre du tout ou rien.

17 Encore faut-il d'abord distinguer deux types de significations identitaires. Les unes, en effet, sont ce qui reste d'une tradition ou d'une culture ravagée par les progrès de la raison et de l'universel occidental conquérants ; la violence est ici avant tout une résistance de l'identité menacée, ou en cours de destruction. Les autres sont le produit du travail de la modernité sur elle-même, elles sont construites bien plus que reproduites, même si leur construction passe par des " bricolages ", selon l'expression de Lévi-Strauss, c'est-à-dire par le recours à des matériaux empruntés à une tradition ou à un passé historique ; la violence, ici, ne traduit pas une résistance à la modernité triomphante, elle est l'expression de son déchirement, dans lequel la subjectivation se sépare de la rationalisation, et s'y oppose par la construction d'une identité collective. Dans la pratique, la violence identitaire peut associer ces deux logiques, mais elle est bien plus rarement ou partiellement qu'on croit pré ou anti-moderne, et bien davantage post-moderne, fruit alors de la crise ou de l'échec de la modernité. Elle prend un tour radical lorsqu'elle incarne en les combinant fortement le rejet de la modernité, et son éclatement, lorsque l'acteur est tout à la fois dans le regret du passé, de la tradition détruite, brisée, fragmentée, mais pas totalement disparue, et engagé dans un processus de construction de lui-même qui l'inscrit dans un communautarisme post-moderne. L'islamisme, partout dans le monde, doit beaucoup, dans ses expressions les plus meurtrières, y compris terroristes, à cette combinaison de références à la tradition perdue, et de construction ou d'invention d'une identité qui n'est pas celle de l'islam le plus traditionnel. De même, les sectes qui passent à la violence destructrice ou autodestructrice peuvent donner l'image de la perpétuation d'une tradition, mais en fait elles constituent toujours une invention qui peut s'avérer sensible à la conjoncture générale, à l'environnement social et politique dans lequel elles se forment.

18 La violence identitaire n'est donc traditionnelle que de façon très limitée. De plus, elle est toujours bien plus intimement liée à des aspects sociaux que ne le laissent penser les expressions qui la désignent généralement. Elle peut traduire sur un mode religieux, national ou ethnique des problèmes de pauvreté, ou des frustrations, ou bien s'y amalgamer, combinant des significations sociales et culturelles. Elle tend par ailleurs, très souvent, à naturaliser ces significations, en particulier sur le mode du racisme. De ce point de vue, la poussée des identités est un facteur puissant de racialisation de la vie collective, à partir de laquelle s'ouvre l'espace de violences qui, par exemple, se veulent purificatrices.

19 Enfin, la violence identitaire, lorsqu'elle se réclame de significations religieuses ou ethniques, peut traduire l'échec ou les carences de projets politiques pensés dans les catégories plus classiques de la modernité, à commencer par celles qui mettent en

avant ou bien l'universel de la classe et de la révolution prolétarienne, ou bien celui de la nation et de l'Etat-Nation. L'islamisme radical, dans de nombreuses expériences, s'est construit dans la foulée de mouvements se réclamant du marxisme-léninisme ou d'un nationalisme, notamment arabe ou palestinien, et dans l'échec de ces mouvements. On le voit nettement, par exemple, avec l'essor d'un terrorisme islamiste se réclamant de la cause palestinienne et se développant dans sa crise.

- 20 La violence contemporaine est au carrefour du social, du politique et du culturel dont elle exprime couramment les transformations et l'éventuelle déstructuration. Elle peut circuler d'un registre à un autre, par exemple être d'abord sociale avant de s'élever au niveau politique, ou au contraire constituer une privatisation dont les enjeux, de politiques, deviennent purement économiques, ou bien encore passer de frustrations sociales à un effort pour mobiliser des ressources culturelles sur un mode métapolitique. Surtout, elle semble - au moins provisoirement - ne pas être dans une correspondance aussi étroite avec la politique et avec l'Etat que ce que suggère Max Weber, pour qui l'essence du politique et, plus encore, de l'Etat, est dans le moyen spécifique, qui leur est propre, que constitue la violence physique et son usage plus ou moins réglé. A la limite, elle semble parfois constituer bien plus l'envers du politique défaillant, la marque de la panne d'Etat, que l'essence de l'un ou de l'autre. La planète est dans une ère de mutation, où la violence politique trouve une place qui demeure considérable, et selon des modalités relativement classiques, mais où aussi se déploient des violences infra et métapolitiques qui constituent les expressions les plus significatives, mais peut-être provisoires, de cette mutation. Ces violences portent bien plus que la violence politique, qui se doit d'être froide, calculée, instrumentale, la double marque de l'individualisme moderne, qui fait que chaque personne, même très jeune, est susceptible de vouloir exister comme individu-consommateur et comme sujet. Nous les avons appelées infra et métapolitiques pour marquer, tout à la fois, leur différence par rapport à des conduites plus classiquement politiques, et le fait qu'elles ne peuvent néanmoins être appréhendées abstraction faite du politique. Car ces violences désignent le politique comme le lieu central à partir duquel elles doivent être pensées ; mais un lieu qui semble se caractériser par du déficit, de fortes carences, en même temps que par l'ébauche, çà et là, de redéfinitions d'autant plus difficiles à élaborer qu'elles doivent englober des attentes et des demandes, individuelles et collectives, qui se sont considérablement renouvelées au cours du dernier quart de siècle.
- 21 Disons-le plus nettement. S'il faut parler d'un nouveau paradigme de la violence, ce n'est pas seulement en promouvant l'image d'un changement historique qui elle-même appelle bien des nuances, puisque le sens de l'évolution n'est pas linéaire, et qu'elle n'est pas partout la même ; ce n'est pas non plus seulement en mettant en cause les catégories classiques de l'analyse de la violence, qui opposent ses dimensions instrumentales et expressives, et parlent ou bien de ressource dans des conflits ou bien de conduites de crise.
- 22 En fait, si paradigme nouveau il y a, c'est aussi, et surtout, dans la mesure où la crise de la modernité est telle, désormais, que les conflits systémiques de l'ère antérieure ont perdu leur rôle structurant, ce qui alimente le déclin du politique, et que la décomposition des anciens principes d'ordre rend la notion de crise trop faible pour rendre compte de situations dominées par la déstructuration et le chaos.

- 23 Dans cette perspective, deux dimensions méritent d'être soulignées. La première tient à la montée en puissance de violences instrumentales jouant pour l'essentiel à un niveau infrapolitique : lorsque l'ordre se défait, la violence fonctionne sur un modèle hobbesien, elle est la ressource principale dans les luttes de tous contre tous. L'instrumentalité procède alors non pas tant du jeu d'acteurs stratégiques pris dans des conflits, mais bien davantage de la déstructuration de systèmes d'ordre, et donc de logiques de crise poussées à l'extrême.
- 24 Mais une seconde dimension est plus importante. Il s'agit de la portée des formes et des significations de la violence lorsqu'elles sont autres que strictement instrumentales.
- 25 D'une part, la violence vient alors signifier la perte, le déficit, le manque de conflit, l'impossibilité de l'acteur à structurer sa pratique dans une relation d'échange plus ou moins conflictuelle, elle exprime le décalage ou le fossé entre les demandes subjectives de personnes ou de groupes, et l'offre politique, économique, institutionnelle ou symbolique. Elle est alors la marque d'une subjectivité niée, cassée, écrasée, malheureuse, frustrée, ce que dit l'acteur qui ne peut exister comme tel, elle est la voix du sujet quand il n'est pas reconnu, mais plutôt rejeté, et par exemple enfermé dans la nasse que dessinent l'exclusion sociale et la discrimination raciale. De ce point de vue, la violence est susceptible de jaillir dans l'interaction ou le choc des subjectivités niées ou brisées, comme on le voit lors de certaines émeutes, où le sentiment de ne pas être reconnu de la part des émeutiers renvoie les policiers à la conviction, symétrique, d'être dévalorisés ou insultés par ceux qu'ils doivent réprimer.
- 26 Et d'autre part, la violence, plutôt que d'exprimer en creux ce que la personne ou le groupe aspire à affirmer, devient pure et simple négation de l'altérité, en même temps que de la subjectivité de celui qui l'exerce, elle est expression déshumanisée de la haine, destruction de l'Autre, elle tend à la barbarie des purificateurs ethniques ou des éradicateurs.
- 27 Ces deux orientations de la violence, l'une marquée par la subjectivité impossible ou malheureuse, l'autre par son absence ou sa perte, peuvent fort bien coexister chez le même acteur, appelant éventuellement des sentiments ambivalents, de compréhension pour sa face meurtrie et sa subjectivité déniée retournée en violence, et de refus tranché pour sa face sombre et purement destructrice. Elles peuvent n'être que passives, intériorisées, ou devenir actives, notamment dans des situations d'interactions où se télescopent des personnes ou des groupes en fait définis par les mêmes logiques de peur et de privation ou de négation. Et elles ne sont susceptibles de résorption que sous des conditions complexes, dont les plus décisives renvoient à la reconstitution de l'échange et de la communication entre acteurs.
- 28 Ce qui nous conduit à nos dernières remarques. Si la violence, même non-politique, infra ou métapolitique, renvoie au lieu central que constitue le politique, cela veut dire qu'elle surgit et se déploie dans les carences et les limites du jeu politique, et qu'elle peut aussi, si les conditions politiques sont réunies, régresser ou disparaître à l'occasion d'un traitement institutionnel des demandes qu'elle vient traduire. Parmi ces conditions, certaines tiennent aux acteurs eux-mêmes, et en particulier à leur capacité à se constituer en sujets conscients de ce qu'une ouverture politique ou institutionnelle peut leur apporter. Comment ne pas saluer ici les " Zapatistes " du Chiapas, en rupture avec une logique de guérilla et soucieux d'obtenir une reconnaissance démocratique combinant le respect des droits de l'homme et celui de leur identité collective¹² ? Et d'autres conditions tiennent à la capacité d'acteurs politiques à imposer, par la

conviction ou par la pression, des formules d'échange, de négociation, de débat où les protagonistes de la violence apprennent à transformer le non-rapport qu'elle constitue, en communication et relation, même hautement tendue et conflictuelle. Le déclin de la violence est souvent conditionné par la conjonction de facteurs propres aux acteurs - capables d'être sujets, et de s'écarter de logiques de pure haine ou de barbarie - et de facteurs propres au système au sein duquel ils évoluent, et aux acteurs politiques qui y exercent une influence.

29 Revenir à la partie précédente

30 Revenir à la première partie

31 * Michel Wieviorka est directeur d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales.

NOTES

1. Alain Touraine, Critique de la modernité, op. cit.
2. Pierre Hassner, " Par-delà la guerre et la paix. Violence et intervention après la guerre froide ", dans Etudes, sept. 1996, p. 153.
3. Cf. sur le trabendo, Séverine Labat, Les Islamistes algériens, Paris, Seuil, 1995. Luis Martinez dans " Les groupes islamistes entre guérilla et négoce. Vers une consolidation du régime algérien ", Les Etudes du CERI, n° 3, août 1995, p. 26, considère même que les GIA relèvent à bien des égards de la PME et de l'import-export libéré de la tutelle de l'Etat et que la " guerre civile, trois ans après son déclenchement, s'apparente de plus en plus à un instrument de promotion sociale et d'enrichissement personnels " - ce qui constitue une vision qui peut apparaître excessive tant le politique s'y estompe.
4. Camilo Echandia Castilla, " Colombie : dimension économique de la violence et de la criminalité ", dans Problèmes d'Amérique latine, n° 16, janvier-mars 1995, p. 78.
5. Jean-Christophe Rufin, " Les économies de guerre dans les conflits internes ", dans Economie des guerres civiles, op. cit., p. 43-44.
6. Fabrizio Calvi, Camarade P.38, Paris, Grasset, 1982.
7. Rémy Bazenguissa-Ganga, " Milices politiques et bandes armées. Enquête sur la violence politique et sociale des jeunes déclassés ", Les Etudes du CERI, n° 13, avril 1996. On trouve des phénomènes comparables dans de nombreuses autres expériences urbaines, par exemple, encore en Afrique, R. Marchal, " Les mooryaan de Mogadiscio. Formes de la violence dans un espace urbain et guerre ", Cahiers d'Etudes Africaines, vol. 33, n° 2, 1993, p. 295-320.
8. Le Monde, 30 juillet 1996 : " Les 'Freemen' - comme très souvent les membres des milices d'extrême-droite - sont souvent des 'paumés' de la société américaine ", p. 2.
9. Eric Hobsbawm, Les primitifs de la révolte dans l'Europe moderne, Paris, Fayard, 1968.
10. Bill Buford, Parmi les hooligans, Paris, Christian Bourgois, 1994 (1990).
11. Cf., outre ses ouvrages déjà cités, Farhad Khosrokhavar, " Le martyr révolutionnaire en Iran ", dans Social Compass, 43 (1), 1996, p. 83-100.

12. Cf. Yvon Le Bot, sous-commandant Marcos, Le rêve zapatiste, Paris, Seuil, 1997.

INDEX

Mots-clés : sociologie des conflits (polémologie), violence, sociologie